

*je ne respecte pas les feux
prends la rue comme elle frappe
plus je reste plus l'accident
se dessine*

Sarah Gauthier, *j'échappe mes pieds sur l'asphalte*, p. 20

RÉDACTION

Évelyne Ménard, *rédactrice en chef*
Éléonore Meunier, *secrétaire de rédaction*

ÉDITION ET RÉVISION

Arnaud Gagnon, *éditeur*
Audrey-Ann Gascon, *éditrice*
Joëlle Marcotte, *éditrice*
Sarah-Jeanne Beauchamp-Houde, *réviseure*

COMITÉ DE LECTURE

Sandrine Bienvenu, Océane Corbin, Laurie Daoust St-Jacques, Chloé Dassylva, Amélie Fortin, Daniel Gaumond, Sarah Gauthier, Fred Gosselin, Sanna Mansouri, Eugénie Matthey-Jonais, Laurie Michaud, Louise Nayagom, Augustine Poirier, Maxime Poirier-Lemelin, Adrien Savard-Arsenault

AUTRICE EN RÉSIDENCE

Karianne Trudeau Beaunoyer

COLLABORATION À CE NUMÉRO

Maxime Bost, Valérie Clermont-Girard, Arnaud Gagnon, Daniel Gaumond, Sarah Gauthier, Anna Lacroix, Gabrielle-Eve Lane, Rémi Marcoux, Samuel Paré, Pascal e, Maxime Poirier-Lemelin, Éloïse Rousseau, Camille Thibodeau, Gabrielle Vigneault-Gendron, Élise Warren

DIFFUSION ET ORGANISATION DES ÉVÈNEMENTS

Amélie Fortin, *responsable*

RÉDACTION WEB

Louis-Olivier Brassard, *rédacteur web*

INFOGRAPHIE

Maude Ouellette, *mise en page*
Daniel Gaumond, *révision finale*

COUVERTURE

Judith Ménard (@jude.it)
Dessin numérique, 2020

ILLUSTRATIONS

Vincent Morreale (@morreale94)
« Ces espaces qui nous ressemblent »
Technique mix : photographie argentique (35mm, format médium) et numérique (ilford HP5 et émulation du style), 2020

IMPRESSION

Mardigrafe inc.

Le Pied est la revue littéraire des étudiant·e·s en littératures de langue française de l'Université de Montréal (AELLFUM).
3150 avenue Jean-Brillant, local C-8019
Montréal (Québec), H3T 1N8

ISSN 2561-3464 (Imprimé)
ISSN 2561-3472 (En ligne)

PROTOCOLE DE RÉDACTION

Les textes en prose (création ou essai) soumis doivent être d'au plus 1200 mots ; les textes en vers, les textes théâtraux et les bandes dessinées ne doivent pas excéder six pages. Les textes doivent être soumis en format .doc, .docx ou .odt par courriel à l'adresse redaction.lepied@littfra.com avec « soumission de texte » comme objet du message. Tous les textes seront sujets à une révision littéraire à laquelle l'auteur·ice participera. L'auteur·ice doit donc être disponible pour une rencontre dans les semaines qui suivent la date de tombée. La date de tombée pour le numéro de printemps 2021 est le **9 mars 2021**.

Creative Commons BY-NC

redaction.lepied@littfra.com
www.lepied.littfra.com
[@RevueLePied](https://twitter.com/RevueLePied)

Dépôt légal, 1er trimestre 2021
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

SOMMAIRE

Numéro 29, Hiver 2021

Le Pied

[Revue littéraire]

-
- 5 liminaire : aux fenêtres mal isolées**
Évelyne Ménard
 - 10 Travaux de restauration**
Karianne Trudeau Beaunoyer, autrice en résidence
 - 18 j'échappe mes pieds sur l'asphalte**
Sarah Gauthier
 - 24 Avant que tout ne redevienne eau et poussière**
Élise Warren
 - 30 regarde pousser les plantes**
Pascal e
 - 36 Kagome**
Anna Lacroix
 - 44 bocal**
Gabrielle-Eve Lane
 - 50 jeffisinfire**
Camille Thibodeau
 - 56 si j'ouvre la bouche je déborde de vide**
Maxime Poirier-Lemelin
 - 62 janvier autour du cou**
Gabrielle Vigneault-Gendron
 - 68 Molière était un bon médecin**
Rémi Marcoux
 - 74 Quand la beauté s'est jetée sur nous**
Samuel Paré
 - 84 Mardis mous**
Éloïse Rousseau
 - 90 allégations légères**
Valérie Clermont-Girard
 - 94 mercredi quatre octobre deux mille dix-sept**
Maxime Bost
 - 100 9164 km**
Arnaud Gagnon
 - 104 traces de breakdown**
Daniel Gaumond



liminaire : aux fenêtres mal isolées

ÉVELYNE MÉNARD

passé novembre
les autos se stationnent sur la piste cyclable
mon vélo s'arrête à la lumière
et toi immobile sur les marches avec tes doigts gelés
malgré la neige le ciel qui s'épuise
à te dire de rentrer

un sac poubelle à ta main
même pas de gants juste des pelures
qui dépassent du plastique
pour montrer à tes phalanges :
elles ne sont pas les seules à pourrir

je devine un accident à cause de
la rampe d'escalier brisée et son bout de fer pointu
qui a sûrement fait un trou dans ton sac et ta journée
(tes restes de table par terre)

à moi de te dire
c'est correct d'échapper ses rebuts
et de vouloir une pause parfois

comment fais-tu pour ne pas bouger
dans la température figée à zéro
tu me regardes et détaches ton manteau
ouvert sur un pyjama usé
et ton cœur à l'étroit sous ta peau

je comprends
le tremblement quand on te demande
si tu vas bien si le cœur est à la bonne place
tu répètes dans ta tête
la peur de rentrer en dedans
découvrir ce qu'il faut réparer chez toi
les fenêtres mal isolées et le froid qui brise ta gorge
le mois qui mange le bois de la moulure
à la peinture écaillée une part de ta solitude
je reconnais
on perd des bouts parfois

tu me regardes mais
je ne peux pas te fixer

il faudrait refaire le trajet en sens inverse
revenir à l'intérieur
où tes plantes meurent dans les macramés
chez moi aussi
s'enterrer sans hâte est une habitude
les aloès suspendus
tombent malades un après l'autre
(mes crochets fragiles et lâches)
il y a des trous au plafond

manque de lumière manque d'eau
on ne pleure pas assez souvent
c'est correct que ça sorte
selon ma psy
j'ai trop de choses à ma charge
il faudrait défaire quelques nœuds
tasser les rideaux
et rejeter le cadre avec ses parasites la routine
qui lentement se décompose

je me demande si la solution est là et s'il suffit
de t'imiter :
tantôt m'asseoir devant ma porte
comme si dehors était mon salon

un ami m'a déjà reproché
mes poèmes qui ont mal
« un jour tu en écriras des joyeux »
j'ai ri parce que
ce jour-là je chercherai une autre façon de m'abîmer

incapable de prendre une pause sur la piste cyclable
sans penser aux nids-de-poule
et aux blessures possibles
(la liste des réparations à faire)

désolée d'utiliser ton adresse
je t'invente peut-être seulement
un tremblement qui m'appartient
ma psy dirait qu'encore une fois
je m'efface peu importe
l'asphalte à peine dégagé et le frein gauche
de mon vélo qui crie à chaque arrêt peu importe
la glace attend les clous de mes pneus

une envie de tester ce qui me fait le plus déraper
ta rue ou mes lunettes sales
les tempêtes aux vitres

ma vision altérée quand je pleure

ton histoire : banale ou pognée entre les stores
me permets-tu de l'écrire avec toute sa laideur
même noire et déchirée
je la trouve admirable

les autos me klaxonnent et le stress repart
au retour mes mains frissonnent sur le guidon
je reconnais
avoir mes propres poubelles à sortir

et je me demande à chaque feu rouge
quelles autres fenêtres manquent d'eau et de lumière

Travaux de restauration

KARIANNE TRUDEAU BEAUNOYER, autrice en résidence

Les souvenirs ordinaires sont acceptés et intégrés dans le récit de soi en train de s'écrire. Ils sont un peu comme des animaux domestiques, faciles à contrôler, souples. À l'inverse, le souvenir traumatisque se démarque, se comporte comme un chien sauvage, grognant et imprévisible.

David Morris

Cette histoire, tu la racontes avec des signes qui ne trompent pas :

- ta peau neuve ;
- un sourire triste ;
- le désir impérieux de te mordre les doigts.

Comment est-ce possible d'être née de la mort, d'être née morte ? À ma naissance, on a oublié de fermer ma bouche. On souhaitait garder intacte ma belle tête et un bandage aurait donné l'impression que j'étais atteinte plutôt d'une rage de dents ou d'un trauma crânien. Il aurait suffi pourtant d'une ligature, d'un fil

passé autour du maxillaire inférieur, sous la langue, ressorti entre la gencive et la lèvre du bas pour rejoindre le cartilage du nez, un noeud caché, un secret entre celui qui l'aurait noué et moi. Du coton dans les joues, les lèvres jointes, mon visage aurait pu ainsi être familier, un visage détendu, neutre, avenant. Mais on avait oublié de fermer ma bouche et, de cette bouche ouverte, il était à prévoir qu'allaien jaillir de mauvaises surprises.

Ne me demandez pas qui je suis.

Déjà, la table était mise. Tout le reste qui allait suivre et que je vais vous raconter ici dérive de cet oubli inaccoutumé. Je vous prie d'excuser mon humeur bourrue et mon ton cassant, vous comprendrez que le poids de ma mâchoire était lourd à porter.

Ainsi donc j'allais, bouche béante, depuis toujours. Enfant, les curieux qui se penchaient sur mon landau reculaient vivement. Mon air étonné les étonnait en retour. On comprit tôt la fascination que pouvait exercer sur les gens cette petite morte avec la gueule ouverte. On la trimballa dans les foires, dans les

centres commerciaux, sur les places publiques les plus animées l'été, où les passants jetaient des sous dans sa bouche et espéraient des miracles. On organisa des concours auxquels participa un public délivrant d'enthousiasme à l'idée de se mériter une heure ou deux en compagnie de la jolie dépouille s'il devinait la taille exacte de l'aperture de sa bouche. Certains avant de s'approcher demandaient à ce qu'y soit glissé verticalement un bâton, craignant d'avoir affaire à une espèce de vampire qui refermerait ses crocs sur eux au moment où ils s'y attendraient le moins. On aimait toutefois la voir déglutir et on lançait des raisins bien mûrs au fond de sa gorge comme un ballon dans un panier de basketball. On coinça entre deux de ses incisives des cigarettes qu'on allumait et regardait se consumer toutes seules. On envoya sa candidature dans tous les bureaux de poste comme préposée pour lécher les enveloppes, qu'il suffisait de faire glisser sur sa langue à découvert. On la força à figurer dans les rangs des chanteurs de chorale pour remplacer les absents. Pendant un temps, on crut qu'elle était capable de changer tout ce qu'elle avalait en or et on fouilla avec assiduité ses excréments mais personne n'y trouva rien d'autre que les sous noirs qu'avaient déposés sur sa langue les gens qui espéraient des miracles.

Ses muqueuses desséchées d'être toujours ainsi exposées devaient souvent être arrosées. Parfois, la prolifération des bactéries dans d'autres de ses orifices les obligeait à revoir son emploi du temps pour refaire le méchage au coton qui empêchait les fuites. On se relayait dans le soin qu'on prenait de son corps, pour s'assurer que son apparence reste toujours présentable et pour éviter de propager des agents pathogènes et des problèmes de santé publique.

Ce qui était pratique, avec cette bouche bée, c'est que plus rien ne pouvait m'étonner. Évidemment, comme avec toute chose offerte, d'autant plus si on leur trouve ou leur prête un air niais, certains exagérèrent, dépassèrent les limites de la bienséance, les hommes surtout perdaient parfois la tête devant ce trou qui les invitait, croyaient-ils, à s'y introduire. Ce n'était pas parce que j'avais une grande bouche que je ne savais pas pour autant garder de secrets et je les laissai faire et aussi me faire ce qu'ils voulaient.

Un jour que je fus lasse, je mis une laisse à mon chien et décidai de partir. Je savais que, sans les injections de liquide aseptisant et stabilisateur dans mon circuit sanguin, mon temps était compté avant que les lividités reparaissent, que les enflures et les

boursouflures reviennent, mais il ne m'importait plus de ne pas incommoder les vivants avec mes odeurs et mes écoulements. Je réalisai que le chien était une chienne. J'appelai la chienne Baba, puisqu'elle partageait avec moi le même air stupéfait devant toute chose. Avec sa soif inextinguible, sa gueule restait toujours entrouverte, la langue pendante, haletante, ses babines aussi sèches que les miennes. Baba flairait de loin l'arrivée de prédateurs nécrophages et nous allions de refuge en refuge au fil des jours.

Un matin que je me réveillais dans un des abris que nous avait déniché la chienne, je sentis quelque chose chatouiller mon menton, quelque chose qui pendait de ma bouche. En tâtonnant pour voir de quoi il s'agissait, je tirai par accident sur la chose qui se dévoila. La chose était un ruban, et plus je tirais plus s'échappaient de ma bouche des dizaines et des dizaines de centimètres de foulards noués les uns aux autres, de ce ruban qui semblait ne jamais vouloir s'arrêter. Un magicien dans une fête d'enfants n'aurait pas fait mieux mais je ne trichais pas, je le jure, même si ça fit rire Baba qui se mit de la partie en tirant elle aussi.

Je tirai sur le ruban comme j'avais tiré sur la mèche en coton dans le vagin de ma mère.

Après qu'il eut retiré de la cavité pelvienne d'où j'étais née l'utérus qui m'avait portée, le médecin y inséra une mèche en coton pour colmater la plaie du col. Quand il fut cicatrisé, il me demanda de la retirer. Je tirai. Je crus que tous ses organes, à ma mère, allaient y passer, allaient en sortir tant elle se tordait dans tous les sens. Je m'attendais à trouver quelque chose au bout. Je m'attendais, au bout, à ce qu'apparaîsse un signe, un chant d'amour, une main pour flatter mon visage déformé. Au bout, il n'y avait rien, il n'y avait plus rien justement. Qu'une dépression très profonde et très abrupte.

Le sol de notre antre à Baba et moi commençait à être tapissé des rubans qui n'en finissaient plus de sortir de ma bouche. La chienne se roulait dedans, hilare, d'une joie que je ne lui avais jamais connue. Je ne savais plus, moi, si je devais rire ou pleurer. J'avais peur de ne jamais arrêter de vomir ces foulards noués, je les imaginais monter, engloutir d'abord la chienne, je nous voyais noyées dans des masses et des masses de tissu coloré. J'essayais de retenir le débit, de ravalier les bandes de tissu mais c'était peine perdue.

Pour mettre un peu d'ordre, je cherchai l'extrémité, le petit bout qui m'avait réveillée, qui pendouillait sur

mon menton avant que je ne me mette à tirer. Quand je l'eus trouvé, j'entrepris de commencer à l'enrouler autour de mon pied droit, en ne négligeant aucun orteil, je bandai mon pied comme s'il était blessé, montai un peu plus haut sur la cheville, fis parfois entre deux articulations plusieurs tours qui donnèrent par exemple à mes mollets l'air enflé. La bave de Baba me permettait d'humecter les lanières de tissu pour les garder en place. Quand j'eus emmailloté l'ensemble de mes membres inférieurs, il restait encore beaucoup de tissu, alors je commençai de ma main la plus habile à envelopper l'autre, à partir de l'auriculaire pour finir par le pouce, puis remontant le long de l'avant-bras, du coude, du bras. Pour la première fois depuis que j'étais née, la chaleur ne me fuyait plus.

Baba ne semblait pas comprendre, mais pas moins qu'à l'habitude. Quand il ne me resta plus que la tête et mon bras habile à enrubanner, je la sentis nerveuse, je la sentis sentir que quelque chose était sur le point d'arriver et je la flattai délicatement pour la rassurer. Je la flattai aussi longtemps que je pus, j'enrobai mon visage en continuant à m'assurer que Baba était toujours là, en la laissant enfoncer le doux dessus de sa tête dans ma paume encore nue et quand il a fallu habiller cette main-là, quand il n'est plus resté que ces quelques doigts cyanosés à bander, je posai mon index

sur son museau, le fis glisser jusqu'à ses oreilles qu'elle me laissa caresser en gémissant faiblement de ce plaisir interdit avant de s'éloigner. J'entendis le bruit sec de son grand corps musclé se coucher à mes pieds et je finis d'emballer mon dernier doigt.

Ces bandelettes, toutefois, ne recouvriront pas une forme qui était déjà là : ce sont elles qui créèrent une forme, qui donnèrent forme à un vide.

Je me suis réveillée étendue sur le tas de rubans qui dessinait au sol le contour de ma silhouette. Ma bouche était fermée, je pouvais parler. Le corps de Baba était toujours à mes pieds, mais lourd et mou, et mort.

Je voudrais être seulement coupable. J'aurais souhaité ne pas devoir recommencer. Parfois, je pense encore à la truffe humide de la chienne, à ses yeux noirs, à la certitude de sa présence.

j'échappe mes pieds sur l'asphalte

SARAH GAUTHIER

j'ai des jeux drôles à partager
trois bouteilles de vin
et des secrets
qui ne savent plus se taire

les lieux de transition
un escalier / trois étages
ce qui reste en suspens

dans les marches je laisse
les épines sous mes ongles
le trop-plein des poumons
un filet de bile entre les lèvres

j'échappe mes pieds sur l'asphalte
comprends pourquoi
je ne suis pas garante de nos corps friables

je ne respecte pas les feux
prends la rue comme elle frappe
plus je reste plus l'accident
se dessine

je cours à contre-sens
attends au virage
la voiture
son poids contre mes dents

les nuages grisâtres infiltrent mes vêtements
je cherche mon souffle / une brèche
oublie la douceur des chocs

une tentative : avaler la pollution
me plaquer aux fenêtres
mes doigts frôlant la vitre
comme une libération

si j'étais habile de mes mains
je tricoterais une maison
pour nous, courreuses exténuées
qui ne savons plus où déposer nos armes



Avant que tout ne redevienne eau et poussière

ÉLISE WARREN

En fermant les yeux, on peut les entendre depuis l'intérieur de la maison. L'eau qui se retire des roches, les algues qui s'échouent sur terre. C'est le fleuve qui inspire et expire, caresse la côte dans un cliquetis apaisant. Tout près, un ruisseau s'écoule comme si la falaise sanglotait sur la grève. En ouvrant les yeux, c'est le bleu du fleuve qui occupe toutes les fenêtres.

Ma sœur et moi restons prisonnières du portique. Cette maison aux murs en lattes de bois est retirée de notre monde. J'ai l'impression qu'en entrant dans la demeure, la magie se brisera. Que la suspension du temps se rompra. Il me semble que nous aurions été de toutes autres personnes si nous avions grandi ici.

Ma sœur pénètre dans le salon en premier. Elle laisse tomber ses sacs au sol avec une nonchalance propre aux adolescentes privilégiées. Elle replace une mèche de cheveux derrière son oreille. Sort son téléphone cellulaire de sa poche et répond à ses amis. J'imagine qu'elle les informe de son arrivée. Je la rejoins dans le

salon en laissant glisser mon doigt sur les murs en bois. Je dépose mon sac délicatement au sol et plonge mon regard dans le bleu des fenêtres.

« As-tu vu comme c'est beau ? » je souffle, le nez presque accoté contre la vitre.

« Vraiment », répond Lora en s'écrasant dans le fauteuil, ses pouces naviguant sur son écran.

J'avais réussi à me libérer une journée plus tôt. Nos parents arriveraient le lendemain. Ma petite sœur a voulu m'accompagner, être seule avec moi pour quelque temps. Et pourtant, je sens son malaise. J'ai vu son hésitation, comme la mienne, dans le portique. Le bleu du fleuve a illuminé une tristesse dans son regard. Cela fait des mois que nous avons passé du temps ensemble.

Ma sœur a un œil brun et un œil vert. Elle garde close sa bouche remplie de secrets. Se cache derrière son écran qu'elle éteint lorsqu'elle sent mon regard peser sur elle. Je lui souris. Elle est un coquillage.

Dans le coin du salon, un bureau en bois, massif, solide. On y trouve un grand livre en cuir noir. Ses pages sont remplies. Première entrée en 1972. La dernière entrée date de la semaine passée. En 2010, j'ai

inscrit une note. Témoin de mon passage, parmi tant d'autres écritures.

« On va sur la grève ? » je demande en refermant le cahier.

« Pas encore », répond-elle en fuyant mon regard. Elle n'est pas prête. J'aimerais la rassurer. Lui donner le droit aux excès. J'observe les marques sur ses poignets, son visage criblé d'acné comme le mien. Je porte mes doigts sur ma joue, les glisse jusqu'au menton. J'effleure les bosses qui me rongent la peau. C'est sec. C'est dur. C'est horrible. Effets secondaires d'une pilule hormonale. Je replace mes cheveux pour cacher mon visage. Je suis aussi complexée que ma sœur, mais j'ose lui demander de s'aimer mieux.

Nous maudissons nos gènes. Ma sœur ne se prend jamais en photo, refuse de se voir. Nous dissimulons nos épaules trop rondes, nos cuisses trop larges. Et nos peaux griffées. Nous bouillons en dedans.

Mais il faut regarder le fleuve. La grève envahie par l'eau, l'eau bleu foncé. Faire entrer la couleur infinie dans nos yeux. Pas prêtes. Pas prêtes à vivre l'immensité tandis que nos corps nous figent sur place. C'est le sentiment qu'il est impossible, impossible de se libérer. J'ai mal aux joues.

« Lora ? » Elle s'était levée. Droite. Je la vois de dos. Elle observe le mur, ou plutôt la série de vieilles photographies encadrées, posées sur les lattes de bois. Un article de journal montre une photo en noir et blanc de notre ancêtre, l'ancien maire de Pointe-au-Pic, se tenant, le torse bombé, aux côtés d'un aviateur ayant traversé l'Atlantique. Au-dessus, on reconnaît le visage jeune de notre grand-père parmi ses frères et sœurs. Je me rapproche. À gauche, ce sont nos arrière-grands-parents, assis sur un perron, leur grande famille autour. Personne ne sourit.

Puis, il y a cette photo d'une génération ou deux auparavant. Ce sont dix femmes. En robes longues et collets serrés. Des femmes dignes. Fières. Solidaires. Le sérieux de leurs expressions leur confère un air mystérieux. Comme si elles avaient avalé la vérité de l'horizon.

« C'est drôle, tu lui ressembles, à celle-là », je pointe une d'entre elles dont la forme du visage rappelle celui de ma sœur. Elle incline la tête. Plisse les yeux.

« C'est vrai ! » Elle sourit et je vois son énergie de petite fille refaire surface. « Et regarde, on dirait qu'elle aussi a des taches de rousseur, comme toi. Et celle-là, tu as son nez ! »

« C'est incroyable qu'on puisse leur ressembler après tant de temps ! Sans même connaître leurs noms. »

On observe les portraits en silence. Quelque chose grimpe. Entre nous deux. Un frisson peut-être. Une sensation différente. Nous voilà devant notre héritage. Le familier dans le visage d'inconnus. De femmes disparues. Qui ont connu le fleuve, celui-là même qui ruisselle sous la demeure de notre grand-oncle, léguée le temps d'une fin de semaine.

« Elles ont l'air bien. » C'est dit comme un soupir. Les épaules de ma sœur se détendent. Je remarque qu'elle a laissé son téléphone sur le fauteuil. Des messages sont maintenant lancés dans l'oubli. « Elles sont belles. »

Légères et aériennes.

Il faudrait arracher notre épiderme. Mais j'ose imaginer. Juste un instant. Si nous pouvions nous libérer de cette haine contre nous-mêmes.

Des algues dans les cheveux, nos peaux devenues bleues comme le fleuve. Nous aurions avalé la vérité de l'horizon, nous aussi.

Et ce jour-là, le fleuve montera jusqu'au niveau des fenêtres, les fracassera dans un grand silence. Le Saint-Laurent remplira le salon, la cuisine, la salle de bain, fera pourrir les lattes de bois sur les murs, emportera le cahier en cuir noir, fera dissoudre toutes les lettres dans l'eau et les photographies nageront dans le fleuve, sans laisser aucune trace. Mais avant que tout ne devienne eau et poussière, ma petite sœur glisse sa main dans la mienne. Me chuchote dans un sourire mal dissimulé :

« On y va ? »

Et nous plongerons dans l'eau violemment froide et nous crierons de douleur et de joie et nos peaux nous envelopperont, chaudes et réconfortantes.

regarde pousser les plantes

PASCAL E

ton corps nu, simple, beau.

le froid de tes pieds, puis la chaleur.

vague faim de minuit, le lit immense.

des histoires de bifteck, de maternité, d'Annie Ernaux
tellement familières et étrangères à la fois.

la nappe, ta tante, « et puis, Paris ? ».

le souper s'étire, ton frère de l'autre bord de la table
qui finit pu.

chocolat-anxiété ton cœur déballe encore.

te changer les idées vite ne pas t'en faire avec ça.

des problèmes plus graves Tom la COVID les femmes à
la maison les esclaves.

avancer le casse-tête, remplir le lave-vaisselle, ne pas y
penser.

ne pas penser à quoi le masque le vide l'espace les silences.

les questions on parle fort ta gorge s'épuise parler pour dire quoi t'as une vie une petite vie que t'aime simple oui je le jure crois-moi et puis à l'international et puis le financement initial il-faut-réformer-le-système-en-amont c'est la seule façon en revenir aux bases je vous l'assure tu n'as pas dit le contraire tu fais juste arroser tes plantes, tranquille.

et puis par-dessus tout, être homosexuelle absolument. inévitablement. que ça fasse mal ou pas.

les meubles manquent. dis oui vite parce que les lampes partent vite.

tu veux faire des piroulines, une de ces excuses. trouver la position qui mène à l'intime, comme on tombe en amour, tenir le déséquilibre. vite les regards plus longs une main sur l'épaule le cœur battant jusqu'aux doigts « jette-toi dans le vide ton cœur battra tellement vite que tu sauras où il est » presque étouffée dans ta salive en lui disant « j'ai eu un crush sur toi quand on s'est rencontrées » es-tu encore une femme elle dit « j'ai toujours senti que tu comprenais. » tu ne peux certainement plus être une femme.

perdre, tout d'un coup, la soumission, la lassitude, le rôle de la victime et emprunter les gestes de ceux qui t'ont guidée, invitée, séduite, protégée, comment ils ont fait déjà, gênée, tu t'avoues p'tite boule de peur et voudrais ne plus jamais donner de nouvelles, puis, timide, son invitation, mais sincère, le repapillonnemement, tu n'es pas déplacé e, juste maladroite, tes textos cherchent les tournures neutres, les territoires où rien ne chavire.

choisissent temporairement le silence.

« t'es bi, toi ? », la question qui colle dans ta bouche, ton frère de l'autre côté de la table, au volant de son auto, vous filez dans le soir, retour à la maison silence, il aime son meilleur ami, c'est Louis qui te l'a dit visiblement mal à l'aise après ton coming out assis dans ton cadre de porte à jaser dans le noir qu'est-ce qu'il fait ici à cette heure les bras pleins de fruits si c'est pas pour se quêter un bout de ton lit, il n'a plus la permission maintenant, tu lui as dit, maintenant, tu es lesbienne – tu l'as pas dit à elle, et puis qu'est-ce que ça change si tu l'aimes. perdue, la trace d'une page de Bescherelle encore pleine d'espoir, faire épeler le verbe aimer à l'infinitif présent à ton élève de 2^e année sur des bouts de carton et ne pas te rendre compte tout de suite de l'absurde des messages de Renaud qui te

dérangent pendant la leçon. tu l'ignores par manque de mots. vouloir qu'il attende encore un peu. et puis le deuil.

l'automne, novembre.

Tom, la mort.

déphasée, inappropriée, trop loin, trop insignifiante dans sa vie, hommage raté. lui écrire une chanson et avoir peur de la lui chanter. trop tôt, attendre sa mort, pleine, vraie, est-ce que c'est cruel. est-ce que c'est terrible de pleurer avant sa mort, t'as écrit à Steph, à Matt, à Al. puis à Tom. pas de nouvelles. les paragraphes de Steph. t'aurais envie d'être là. même si ça serait étrange, peut-être malaisant, être là, les serrer, les sentir. être avec Matt, arrêter enfin d'être seule dans ton lit, puis tu te rappelles. tu es lesbienne maintenant, possible distraction, l'ultime armure. logique du déserteur. juste la recherche d'un répit, n'importe lequel. chaque jour devient le dérangement d'une sieste, tu continuerais jusqu'aux plaies de lit.

tu voudrais ne plus plonger seule dans tes siestes fleuves, tu cherches une léthargie bien accompagnée, un non-sens validé par les embrassades et les recettes tous nus dans la cuisine-soleil-sur-le-parquet-chaleur-

en-hiver te souvenir de James d'octobre et te promettre de ne plus faire l'erreur facile de faire semblant d'être amoureuse jusqu'à en être bluffée tout ça pour un bout de couverture et une tuque empruntée, te rappeler machinalement que tu sais tricoter et écouter des docus lesbiens, vouloir exister dans ton corps, avoir une mission comme Emily qui se cherche une terre, elle. elle est libre, elle.

qu'est-ce que tu fais ces temps-ci, j'ai un lit où je dors tous les soirs, tu fais quoi déjà, je regarde pousser mes plantes c'est déjà ça, elles poussent, promis.

mon agenda est plein, merci. plein de quoi.

est-ce qu'il y a de la place pour elle là-dedans.

si c'est la bonne, d'la place, ça viendra, les samedis soirs j'enseigne, je peux pas faire des piroulines.

on se reprend.



Kagome

ANNA LACROIX

Kagome, tes yeux font mal à regarder. Nous nous le disons dès que tu ouvres tes paupières sur moi, et aussitôt je plonge et nage à les faire rouler sur mon corps immersé, tes yeux.

Je désobéis comme cela, quand tu m'encercleras au réveil et me demandes pourquoi je vis, je me libère et deviens Kagome à qui on empêche de nager. Soudain on me l'a toujours interdit, et une mentore m'apprend à traverser la piscine. J'abandonne ta voix en moi devenue chahut qui me fouille où que j'aille. Dans mon corps maintenant tout blanc, dépouillé, je ne laisse qu'un boyau d'arrosage. Je ne suis plus que vagues et traversées.

Mais chaque fois que j'arrive près du bord de la piscine, je te vois en contre-plongée. Ton ombre de l'autre côté de la surface m'extirpe de l'eau.

Pourquoi crois-tu qu'on t'ait toujours empêchée de nager ?

C'est évident. Tous ces gens-là nagent, et nous, nous ne nageons pas.

Bon, comme tu voudras. Non, je ne veux pas. Mais

voilà, je ne peux rien y faire.

Mais si, tu es née à la fois enfant en cage et tigre blanc, ton nom le dit.

C'est ce que je dis.

Je replonge, car je suis enfant en cage et tigre blanc. Je m'échappe, mais c'est toujours parce que je m'échappe quelque part. Cette fois, c'est en abreuvant tes yeux de chlore.

Depuis peu, tu as recommencé à me suivre. J'ai cru pendant un temps que tu m'avais abandonnée et que plus jamais je ne réfléchirais. J'ai tenté d'expliquer aux gens. Je leur ai dit que j'étais devenue vide sans trop m'en apercevoir, que dans ma tête, il se tramait du grand rien. Maman m'a dit que ça devait être paisible. Je ne lui ai pas raconté que tu m'avais laissé notre marionnette la tête tranchée.

Je t'ai imaginée la trimballer dans ton baluchon, en attendant ton retour. Elle a, le temps de ta déambulation, peut-être oublié son corps de fantoche en suspens.

Voilà que tu cognes à ma porte et je pourrais bien te baisser les orteils. Nous nous cassons plutôt la gueule en bonnes amies.

Traîne tes pieds dans la boue avant d'entrer, je t'en prie. Ça y est, tu te complais dans tes pulsions de mort maintenant.

Avoue-le, tu es ravie d'entrer dans mon désordre. C'est ici que tu sais le mieux répandre ton parfum de fleurs fermentées.

Ça sent le jasmin. Tu m'attendais ?

Tu t'essuies dans la boue et t'assois sur une pile de vêtements pour assister au spectacle.

Tu as recommencé à accumuler tes vêtements en tas ?

Je te laisse déblatérer sur les coulisses de soupe à l'oignon dans le bain, sur les mottes de cheveux au sol. Mais bien vite, tu te tais pour me tenir compagnie. J'éclaire un drap dans la noirceur et bouge mes mains pour toi, Kagome. De l'autre côté du drap, tu filmes mes ombres pour me les offrir.

Déjà tu me quittes, ne laisses qu'une boue derrière toi. Je la tartine au sol avant de m'y endormir nue.

*

Les jours suivants, je m'active à t'attiser pour que le soir venu tu me reprennes. Ta voix et tes pas se font à demi audibles dans l'appartement.

Sais-tu comment les dauphins s'y prennent pour dormir ? Un de leurs hémisphères dort, et l'autre reste éveillé. Puis ils s'échangent la garde. Tu sonnes comme un dauphin plongé dans le sommeil, prêt à s'éveiller et à me prendre d'assaut.

Tu m'écoutes tout en faisant le tour de mes cages à oiseaux. L'envie de les nettoyer te prend, mais tu te retiens.

Pourquoi tu ne les vides pas ?

Tu sais que rien n'y vit.

Ah ! Tu recommences ! Tu es enfant en cage et tigre blanc, ton nom le dit.

Je ne sais pas trop. Je fais des efforts.

Vraiment ?

Chaque matin, je me lève et vais récolter des excréments d'oiseaux pour remplir mes cages. S'ils me voyaient faire, ils crieraien probablement sur tous les toits comme Kagome est inadéquate. Quelque part, je crois qu'ils seraient fiers. Chaque fois, je dispose les flaques blanches en formation d'oiseaux à l'aide d'un pinceau – on ne rigole pas avec la crotte des autres. Je suis enfant en cage et tigre blanc, donc à défaut de

rester derrière mes barreaux, j'avertis mon habitat que quelque chose de vivant est passé par là. Si j'étais un oiseau, je crierais sur tous les toits que Kagome l'inadéquate a laissé derrière elle les fientes de son envol.

Ma ronde de peinture terminée, je vais promener mon grand chien.

Tu n'as pas de chien.

Tu parles d'un dauphin mal engueulé. Ça dit savoir discerner ce qui existe de ce qui n'existe pas. J'ai un danois parce que j'en ai voulu un, et je nage à la piscine quand je veux nous faire disparaître, bon.

Je disais donc : je vais promener mon grand chien sur le mont Royal. Nous grimpons dans les arbres, lui et moi, et au fait je n'ai pas de chien, voilà, tu l'auras voulu, je n'ai que toi, et quand je monte dans les arbres j'attends un grand frère et sa sœur. Tout le long du lac, lui aussi attend sa sœur qui guette les poissons rouges. Le chien c'est pour me cacher un peu, un danois ce n'est pas commode à dissimuler. Rentre avec moi, j'ai assez attendu.

Un chant de gorge me rejoint dans l'appartement, fait vibrer les barreaux de mes oiseaux. À moi je t'appelle,

je me mets à la tâche.

Ça me prend plusieurs jours pour installer chez moi l'odeur de chien mouillé. Un autre matin, je sors et le printemps sent absolument le chien mouillé. J'ouvre les fenêtres, laisse l'odeur pénétrer.

Tu crois que l'univers le fait juste pour toi ?

Absolument, je crois même qu'en m'offrant une faveur, il se gâte. Tiens, c'est un bon temps pour me faire livrer des fleurs.

Tu crois aussi que je ne remarque pas que tu me chipes mes soirs ? J'ai le droit de t'assaillir de mon bon jugement, tu m'appartiens.

Fiche-moi la paix avec tes soirs. J'ai le droit aux fleurs fraîches.

Pas cette fois, je regrette.

Tu ne regresses rien.

Non, je ne te laisserai pas.

Ce soir-là, tu déménages dans le logement du dessus. Tu traînes les meubles au sol en le faisant exprès, et tranquillement, mes yeux se mettent à pétiller de chatouilles insupportables. Malgré moi, mes lamentations et rires se confondent, et bientôt ton vacarme m'écorche les rétines. Le fleuriste arrive, mais à travers mes cris de jouissance, je n'entends pas cogner à la porte. Une fois ton déménagement terminé, je pleure de toutes mes forces. Je pleure pour te le dire,

je jouis pour trouver sommeil, tu m'entends ?

Tu mens. Cette fois-ci c'est le jeu du chat qui essaie d'attraper la souris sous le parachute. Tu sais, je pourrais sonner dans ta tête et faire tout éclater.

Je sais.

Dis-le alors.

J'ai menti. Tu portais des gants de soie, entre toi et moi il y avait un plafond suave. Je mens parfois pour prendre un raccourci. Cette fois tu as menacé de m'ensevelir sous mes crottes d'oiseaux, et ça a suffi pour que je me rappelle tes mots de verre brisé incrustés dans mes rétines.

Bon, c'est mieux. Tu mérites tes fleurs ce matin. Vas-y, vas, le livreur les a laissées devant la porte hier soir.

Sur mes yeux je mets des bandages, au cas où. Je vais ouvrir et prends les paquets.

Ils sentent un peu toi, Kagome.

Nos yeux fétris se découvrent.

Excuse-moi, je ne suis pas bien éveillée, laisse-moi les arroser pour qu'ils reprennent vie, laisse-moi faire et tu verras comme nous sommes ridicules.



bocal

GABRIELLE-EVE LANE

je regarde se construire
des bruits dans ton verre

au dernier tiroir
les cuillères grincent
vieilles amies oubliées

tu plaides la peine
celle prise entre la farine non blanchie
et le crémage déjà prêt

pis fais un gâteau
avec des ingrédients
dont le nom t'échappe
pour combler le vide
d'un plat en pyrex

j'ai pansé
les plaies au plafond
avec le reste de mon cache-cerne

reste un squelette d'oiseau rompu dessiné
sur les dalles de la salle de bain

réveil ocres souvenirs d'été
je me lève
le corps moulu
en cauchemars

parmi les fils de silence je brûle
pour écraser le froid
entre mon visage et le miroir

bottes caoutchouc pluie fluorescente garnotte vitreuse
les flaques d'eau s'étirent sur l'asphalte fendu
nos visages et fenêtres difformes

on a oublié de monter l'abri tempo
avant de fuir

notre hall d'entrée vacille
les réverbères éclairent
la pénombre
des bouches d'égout

leur rouille offerte
aux rongeurs

les bouches d'égout
se sentent aussi
seules que moi
quand ma sacoche est pleine de crayons
à la cire fondu

dans les murs des trous
sur cernes de peinture

tu ne comprends plus
l'absence de vie fumée
weed et encens

derrière la lumière se cache
le mutisme
de nos miettes calcinées
où le calorifère
chauffe craque persiste

ampoule du rona
volée pour changer
l'ambiance du salon

à la fin d'une journée broyée
soleil brumeux
ambré mat pas trop fort pas trop strident

question de laisser
les ombres
faire leur job

je m'endors
sans jamais rien éteindre

la conscience tranquille
de ne pas couvrir l'abat-jour
d'un linge à vaisselle
pis risquer
que le feu pogne

jeffsinfire

CAMILLE THIBODEAU

Je sors les vidanges et ça pue encore – c'est ma poubelle en tant que telle qui pue – alors je retourne dehors pour jeter ma poubelle. Le locataire éternel fume, ça dure au moins une minute chaque fois qu'il tousse, il crache des affaires gluantes et à la fin on croirait l'entendre hululer comme une chouette. Quand il n'a plus de cigarettes, que personne ne veut lui en donner, se déploie un cirque de lui qui enchaîne pirouettes, roues latérales, back-flips hallucinants sur le trottoir. Deux ans qu'on se croise tous les jours autour du bloc et il m'a parlé une seule fois, il a crié *I love your hair ! Never cut it !*

Suzie flâne avec lui ce soir, elle parle d'elle, de ses trois enfants dans la quarantaine, cherche deux piasses pour acheter un jus. Elle cherche l'heure aussi, mais personne ne la trouve dans les escaliers. J'approxime neuf du soir, Suzie préfère *midnight, I am so thirsty*, et avec le cinq que je lui donne, elle papillonne, dans la direction opposée au dépanneur du coin. Elle vit un peu partout sur Côte-des-Neiges, dans son linge lousse et ses gros trous. Je me demande si elle possède une paire de bottes pour marcher dans la slush dont sera bientôt tapie la rue. Je m'inquiète moins pour le

locataire éternel qui habite sous les escaliers du hall d'entrée chauffé.

Je ne sais pas c'est quoi la plus grande misère, la chaleur ou le froid, mais j'haï le froid et les gens qui prétendent l'aimer, les joggeurs à moins quarante, les enfants qui font des igloos, jouent en dessous des toits en neige qui par miracle ne s'effondrent pas. L'hiver est une saison dangereuse. Je n'aime d'elle que le confort d'être enfermée alors qu'on gèle dehors. Younous me dit *frileuse*, *t'es pas une vraie Québécoise*, et pourtant, ma détestation du temps qu'il fait au pays ne change pas grand-chose à mes certitudes que je suis née ici, que j'ai toujours vécu ici et que chialer, c'est plus québécois qu'aimer le froid. Je demande à Younous si on aime la faim, la sécheresse, les tempêtes de sable au Soudan, puis voilà qu'il se rhabille. C'est long, on dirait qu'il se prépare à aller skier – j'haï le ski, je me souviens la mère de l'ami de mon frère s'est cassé les deux fémurs en même temps, au milieu d'une pente nommée Le Mur ; je choisirais une mort immédiate avant de me retrouver dans cette position – et Younous me dit *tu insultes ma famille*, avant de sortir avec fracas. Il avait juste à pas me traiter de frileuse.

J'ai un DM. Encore le trippeux de chars qui m'interroge *tu fais quoi à mtl* ? J'étudie. Cool en quoi,

sexologie lol ? Non, en littérature. Ah c bon ça, l'imagination. Charmée, je follow back jeffisinfire. Un Don Juan virtuel pourrait me libérer du regret que Younous soit parti. Plus rien à faire de ma vie à Montréal. Qu'elle se vide, ma vie ! Je pars bientôt me confiner en Gaspésie, les écoles fermées pour deux semaines, annonce-t-on, mais je sens que la réalité sera plus longue... Cardi B nous avait prévenu : *coronavirus, shit is real.*

Ça donne quoi de patenter une poubelle dans le parking, lancer mes déchets par la fenêtre, manquer la cible, sortir corriger le tir, donner mon temps et mon âme pour éviter que ça pue ? Je cherche la source du mal, sniffe tous mes objets. Je lave le plancher, les murs, le plafond à grande eau savonneuse, autant dire que je sue pour rien. Le sort est dans l'air ou dans la charpente. Je recherche un manoir sur Kijiji, un château dans la dépression d'une chaîne de montagnes, où je n'inviterai pas un maudit chat avec ses haleines. Je reçois une vidéo de jeffisinfire qui fait du drift sur une patinoire. Besoin d'un lift pour descendre en bas chez vous ? Non, je prends l'autobus demain matin. Y'a tu une tite place pour moi dans ta valise ?

Je reste debout toute la nuit pour bourrer mon sac au maximum de sa capacité, avaler quatre packs de mûres

des États-Unis qui goûtent les pesticides. Mal au cœur en arrivant dans l'autobus bondé à sept heures moins quart. Pas le droit de manger, ni d'utiliser les toilettes pendant le trajet où nous sommes masqués, collés les uns aux autres à la manière des parasites en reproduction, petites choses nées pour se faire haïr en grand nombre, occuper un espace et puis un autre. Treize heures de route pour arriver au village où je suis née.

Treize heures pour moi, c'est aller pisser au moins treize fois, parce que je bois de l'eau sans arrêt dans le but d'atteindre mon idéal de pisse incolore. Le fait est que j'ai été traumatisée par Adrien Bérubé qui fut l'unique match Tinder de ma vie. Lors de notre première rencontre en personne, il a confié *je pisse brun chaque matin*, une information déposée au centre d'une table, en plein restaurant grec, devant moi qui n'avais rien demandé, alors j'ai dit je vais chier et je reviens, Adrien, et je ne suis jamais revenue. Des années ont passé, mais je suis encore rongée par l'amertume d'avoir goûté au vin jaune qu'il avait apporté, hantée par l'image de la bouteille ouverte à l'avance et inquiète d'avoir peut-être ingéré de l'alcool dilué avec quelque fluide. Je bois de l'eau pour oublier. Je m'assois au fin fond de l'autobus voyageur, juste à côté de la minuscule cabine où se trouve un bol qui, au moment

de flusher, laisse entrevoir un gouffre obscur qu'on jurerait plus profond que l'espace du véhicule. Je suis tourmentée par son accès interdit. J'ai déjà lu que retenir une envie de pisser pouvait provoquer l'éclatement de la vessie et je n'ose pas imaginer une telle catastrophe se produire à l'intérieur de moi.

Je parcours la longueur de l'autobus pour adresser au chauffeur ma voix la plus polie. Excusez-moi, monsieur, j'ai un besoin urgent d'aller pisser. *C'est fermé pour le virus chinois, fille !* Auriez-vous l'extrême gentillesse de faire une exception ? *J'ai tu l'air gentil ?* Extrêmement, ça se voit dans vos yeux. *Ah pis vas-y don'.* Il me faut la clé. *C'est pas barré.* Niaiseuse que je suis de ne pas avoir testé la porte avant de gaspiller mon énergie à flatter l'échine du chauffeur. La honte me quitte en même temps que la peur d'une explosion urinaire. J'admire mes cuisses, musclées par la répétition des chaises humaines au-dessus des bols publics. De retour à mon siège, entre la fenêtre et une femme qui ronfle, je me sens vide.

J'ai un DM : *le voyage est pas trop dur sur tes p'tites fesses ?* avec un ange aux yeux clos et un singe qui se les cache. Aucune idée de qui diable est ce gars avec qui je chatte depuis des semaines. Dégoûtée, je unfollow jeffisinfire.



si j'ouvre la bouche je déborde de vide

MAXIME POIRIER-LEMELIN

il y a ces nuits moites pleines de mots qui dégoûtent
des cheveux imprègnent l'oreiller soûlent l'esprit à
court de fatigue
neurones exorbités une seule idée déborde suinte de
partout
désapprendre à nager semble ingénieux

une robe d'été bretelles si fines qu'elles pourraient trancher la gorge gorger les fleurs timides poix torrentielle mais une douceur à tout rompre qui s'humecte les dents grande sortie de ses membres engelures soldates de première ligne espérer fort que le froid s'incruste convainque son corps qu'il est bien plus joli six pieds sous neige

la paroi vibre vite fusille-la il faut se replier en cubes symétriques ne pas trembler sous toutes ces fesses qui s'abattent le dos bien droit être celle du dessous de l'empilement sage attente d'une prochaine assemblée pour se déployer sortir de la remise mais condamnation des issues les cordes connaissent instinctivement le chemin du plafond

la fissure où il devait y avoir une plinthe n'en a jamais
eu faute de toi juste une plaie immense où s'insérer
entre les mots qui violent par en dedans
guetter chaque secousse de pas les yeux qui salivent
la prédateur a bien meilleur goût

l'image cornée noir et blanc fœtus code barre à encadrer pour une galerie barreaux laissant passer la tête donc tout le corps exposition de rien que je nomme expérience ratée numéro un visiteurs se bousculent pour spéculer un sexe masturbation de masse sur entrejambe pixélisé décompte en chœur puis les noyer dans leur propre foutre maintenant jouer à cache-cache sous la tourbe rêver la fin des mots



janvier autour du cou

GABRIELLE VIGNEAULT-GENDRON

mon corps
couché sur ses anciennes fractures
à force de broyer le froid et ce qu'il reste du muscle
je m'épuise à demander
si tu me vois d'ici

le jour la lumière passe
par la fenêtre elle fait parler
cette distance entre nous comme une vieille blessure
à deux pattes sur l'oreiller qui creuse
le matelas tout au fond pour se faire un nid

tu es parti c'était presque
calme à la fin
pourtant je ne m'habitue pas à cette transparence
laissée sur mes draps
pliée dans tous les sens moi aussi je suis
tes traces
comme une idée dans la neige autour du lac
et t'imagine déjà où le gris se fatigue
là-bas
tu ne saurais pas quoi faire dans la mort non plus

tes objets ne font plus partie
du décor la chambre devenue
ce désordre elle change de forme depuis
et empile toutes les clartés possibles
dans un coin

ça fait longtemps que ça dure
ton regard peut-être au plafond
me toise encore
dans ma tête j'aimerais que ce soit plus apaisant que
cela suffise
pour me sortir de l'ombre dehors
j'aurais tout janvier autour du cou

jusque là je m'échappais
sur la distance de quelques rêves je pouvais
achever les jours si tu voyais seulement l'hiver
comment ça ne s'oublie pas

c'est trop simple le vent
se faufile à travers nos erreurs
vient mêler les drames entre les arbres
qui s'étirent
le long du blanc c'est la même violence
qui fait grandir les bêtes
au milieu de la nuit
les ratures du texte et ton manteau
pris dans la glace

si parfois j'en parle peu c'est
qu'il n'y a rien dans ma voix
sinon cette faiblesse à cacher

j'ai encore quelques dégâts plantés dans le corps
des phrases alignées
sur mes lèvres tous ces mots
reproduisent la secousse
d'un seul coup et je revois nos visages déposés
sur la page
comme une autre façon de s'écrouler

le matin de ton départ
je l'enterre dans un poème tout juste
avant que la prochaine neige ne se jette sur lui
en fasse une date en décembre qui ne reviendra plus

il m'appartient de désapprendre
le désastre
de retrouver ces après-midi
traversés ensemble

si le lac
pouvait simplement être aussi fragile que nous
on se bercerait pour chavirer
sans avoir peur ce serait si facile

l'hiver s'installerait sans faire de bruit

Molière était un bon médecin

RÉMI MARCOUX

L'hiver, le soleil parisien était moins matinal que la foule grise qui s'entassait dans le métro parmi les rats. Il ne neigeait jamais et je ne savais rien de plus désolant. Une fois levé, le soleil perdait toutes ses batailles, vous ne pouviez pas compter sur lui. La Ville Lumière devait s'arranger toute seule et pour ma part je n'y voyais pas très clair.

Les mauvais jours, quand j'avais lambiné, je prenais le métro pour être à la Sorbonne à l'heure, et le chemin vers la station Duroc me faisait longer l'hôpital Necker pour les enfants malades. Il était difficile de vous apitoyer sur vous-même lorsque vous deviez vous frayer un passage entre des parents qui roulaient leur enfant malade. Puis vous disparaissiez sous terre, presque honteux de ne pas accomplir davantage avec la chance que vous aviez dans la vie. Les meilleurs jours, cependant, étaient ceux où, levé plus tôt, je m'accordais le luxe de marcher jusqu'au Quartier latin, en piquant à travers le Luxembourg ensommeillé. Le cours pouvait ensuite être décevant sans que je me fusse levé pour rien.

L'essentiel, à Paris, était de marcher. Il y avait la rue Lecourbe et le XV^e arrondissement dont je n'avais jamais fait le tour, l'île de la Cité où tout avait commencé et puis les kilomètres de bouquinistes. Certains jours, quand le travail ne me menait nulle part, je marchais l'avenue Émile-Zola jusqu'à la statue de ce modèle de productivité. Dans mes rêves elle se mettait à parler comme celle du Commandeur pour me livrer des conseils d'or. Dans les faits je méditais sur ce qui permettait d'en arriver là, en bronze sur sa propre avenue, par le noirissement du papier. J'y allais chaque fois que je me demandais si la littérature existait vraiment, pour le réconfort de voir que, sous cette forme-là, elle semblait exister, du moins pour certaines personnes.

Les dimanches après-midi où vous vous sentiez seul et mélancolique, c'était une bonne idée d'aller vous abolir dans la foule du Champ-de-Mars grisâtre et pelé. Vous y trouviez un charabia babélier au pied de la tour surfaite, parmi les vendeurs à la sauvette, et la curiosité empressée des touristes vous donnait l'impression qu'il y avait quelque chose à voir qui valût le déplacement. Le fait est qu'après des mois à Paris, vous leur auriez acheté leurs yeux. Le lendemain les cours vous reprenaient et votre ennui n'avait plus d'importance.

J'avais peu d'amis à Paris, mais j'étais un « ami du Louvre » comme le certifiait la carte grâce à laquelle j'y entrais sans cérémonie, par une porte dérobée qui me donnait l'impression d'une sorte de supériorité sur les touristes éphémères qui attendaient leur tour en se disant des riens. Je passais mes fins d'après-midi à farfouiller dans l'histoire du monde. J'aimais particulièrement les vanités et je lisais des ouvrages sur la mélancolie dans l'espoir de comprendre ce qui m'arrivait. L'endroit le plus intéressant du musée était sa librairie, mais j'avais déjà acheté beaucoup trop de livres. C'était difficile parce que lorsque vous vous promeniez dans la section des antiquités étrusques, par exemple, vous étiez dévoré par l'envie d'en savoir plus sur ces gens-là qui ont laissé des choses comme le *Sarcophage des Époux*. Vous saviez qu'à la librairie un bouquin dispendieux promettait de vous livrer ces connaissances. Il vous fallait beaucoup de discipline pour ressortir dans les rues bredouille.

Vous vous retrouviez alors au Palais-Royal avec tous les fantômes de votre connaissance. Ma petite culture m'y désignait des gens comme Camille Desmoulins haranguant la foule, le jeune Napoléon les mains dans le dos, Colette aux fenêtres de son appartement, Diderot sur son banc, et Mozart qui s'y était acheté une glace au lendemain de la mort de sa mère. Au début je

les rencontrais tous, mes efforts étaient couronnés d'un certain succès, mais bien vite ils ont cessé de venir, et j'étais là, à les convoquer comme un naïf, alors que ne restait que le XXI^e siècle, c'est-à-dire pas grand-chose, autour des pierres de taille.

Je ne suis pas du genre à danser à l'arrivée du printemps, mais celui-là me réjouit outre mesure. On nous avait administré tant de grisaille que mon moral était devenu dépendant de la couleur du ciel. Je savais que rien n'était acquis et qu'Hemingway avait écrit des pages touchantes sur les faux printemps parisiens qui mourraient comme des adolescents, mais il fallait que je fête ce triomphe.

Je m'étais promis de faire ma Beauvoir et d'aller travailler à la terrasse de La Rotonde dès qu'il ferait beau. Une fois planté devant le menu, je constatai que j'avais déjà faim et je calculai qu'un repas me coûterait aussi cher que plusieurs livres que je m'étais longtemps retenu d'acheter. J'étais désolé de tourner le dos à Beauvoir et je me remis à marcher sur Montparnasse jusqu'à la Closerie, où les prix n'étaient guère mieux. En passant devant le maréchal Ney je me demandai si l'on pouvait considérer ma génération

comme perdue et si oui, pour quelle raison. Ça pouvait se discuter, mais il me semblait que non et que les gens de mon âge ne s'en tiraient pas trop mal, comme la fille que j'aimais par exemple. Puis je remontai le boulevard Saint-Michel jusqu'à la librairie qui était ma ruine et je remarquai que les marronniers étaient en fleurs comme plusieurs l'avaient écrit dans des textes que j'aimais, et cette fois je comprenais pourquoi ça valait la peine d'être mentionné. J'achetai un Beauvoir pour me faire pardonner, un recueil de pièces du Moyen Âge avec des reverdies, et des Molière que j'avais envie de relire à force d'entendre un professeur nous en rappeler les scènes clés. Je les achetai même si je les possépais à Montréal, ma fringale était trop forte. C'était au Luxembourg qu'il fallait écouler cette journée, ça me paraissait clair tout à coup. Je lunchai à un Monoprix sur mon passage, les pâtisseries y étaient aussi bonnes qu'ailleurs et les sandwiches réfrigérés, lorsque vous en trouviez qui venaient d'être emballés, faisaient un repas décent.

Au jardin je repérai une chaise verte à côté de la fontaine Médicis, à l'ombre des platanes et parmi les pigeons luxurieux. Je sortis de mon sac *Le Médecin malgré lui* qui m'avait toujours fait tellement rire. Je jetai un coup d'œil sur les reverdies, or la traduction en français moderne me semblait inadéquate, alors je

lus plutôt *Le Malade imaginaire*, et *L'Avare*. J'avais faim, mais je dévorai *L'Amour médecin*. Les heures passaient et je m'enfilais des Molière au Luxembourg. Autour de moi l'on se retournait quand j'éclatais de rire. Le ciel pourpre me signala que la fête était finie. J'avais bien célébré. Je faisais quelque chose de mon exil. Et même s'il y avait loin de cette brève éclaircie à la limpidité de mon ciel intérieur, Molière était un bon médecin, et le Luxembourg, tranquillement, retrouvait ses couleurs.

Quand la beauté s'est jetée sur nous

SAMUEL PARÉ

La saison des asphalte
sature la rue de chars propres

l'année fut bonne
nouveau driveway
nouveau désir
sous les palmiers

dans les salles de bain
les serviettes propres nous jettent
dans la lessive

ses chambres d'été et leurs murs blancs

irradiés par le chlore

le sillage emporté
des mères de famille

et pourtant le vent effeuille
l'eau des piscines

redonne aux corps
leur part d'absence

malgré ce tumulte
les soirs d'été nous appellent encore
par notre nom

et le noir déposé comme une eau nouvelle
rend aux choses une couleur
convaincante

d'accord
mais d'accord à outrance

et que l'extase matérielle
sans cesse infligée

me prive du silence dû
à cinq heures.

Au nord de la ville
les intérieurs baignent dans l'eau trouble
des fenêtres sales

les rues sont vides mais les âmes
varlopées par les feux de cour
s'agitent sur ma peau

la ville renaît du jour déconstruit
des propriétaires de famille

se livre à qui la veut

mais je ne reconnaïs rien

la ville s'évente

largue sous ma peau
son baiser de fumée

et mes images brûlent au narratif pur
des soirs de semaine

entre le bureau
le lit
et la fenêtre

ma vie se dévisage
et m'oublie tranquillement

les maisons toujours
comme des blocs de prose
font croire au concret

mais le silence déposé dans les choses
ne m'appartient plus

la grâce aménagée par le soir
sent la blessure neuve.

Elle était loin

la beauté

pour qu'elle vienne

pour qu'elle reste

nous avons choisi la vie entre parenthèses

à 19 %

nous l'avons fait venir par voyages

de marbre usiné

l'avons creusée sur des sapins morts

pour garder un peu du marécage

et l'éclat du crépuscule

dans nos feuillages exclusifs

nous l'avons ceinturée de cèdre

pour qu'elle soit enfin notre demeure

où la vie s'impose d'emblée

genèse de sa propre image

mais au soir la banlieue

s'éteint à regret d'un sommeil dérangé

le forage s'est tu mais les hommes

ne trouvent plus leur journée de travail

de la soif et du manque
renaissent les logis

et malgré leur platitude
les piscines irradient jusque dans les rêves

on s'y couche sous les îles dessinées par les arbres
des îles qu'on voudrait à tout le monde
mais qui nous appartiennent inlassablement

ce soir

si la beauté veut bien
nous laisser tranquilles
l'éloquence des plages nous trouvera trop tard
dans les bois
déjà assoupis.

Nous étions tous là
quand la beauté s'est jetée sur nous

fumante comme les asphalte
défoncés par les trucks

nos maisons fardées d'ombre
suintaient nos défaites

nos jardins avalaient nos images
d'une seule lampée

partout dans l'air du soir
le codage a sauté le temps
d'une annonce

mais personne n'y croit
nos corps seront beaux

drapés de cèdre et sinueux
comme les piscines

l'aménagement paysager comme aide à mourir
tandis que des vendredis soirs se brisent au restaurant

s'achèvent en pleine rue de trop de rêve
de trop d'amour.

La maison se dresse
comme un carré blanc
parmi les arbres centenaires

aussi ancienne que le regard
une femme découpée par un lustre
se tient à la fenêtre

et celles qui furent la ville avant elle
hantent ses cigarettes

insulaire dans les rues du quartier
un homme accueille la fumée
comme un portrait valable
de la situation

ça fait mal
tant de soirées
d'après-midi à désirer
à ne jamais avoir la femme
de tous les voisins du monde

décidément
les meilleurs maris
n'ont pas de femme
et les meilleurs parents
aucun enfant.

Nous avons cru le temps distendu
la soirée double et dueille

l'air des yeux nous soufflait
hors de nous

vers le sentiment
qui n'a jamais écrit de poèmes

chacun jeté hors du monde
par la beauté de l'autre

chacun ivre de son retard
sur la scène d'amour

ainsi dépossédés nous avons cru disparaître
une fois de trop

mais les jours nous traversent
sans broncher

le monde déjà dit déjà fait
nous berce à cinq heures

nous coule vers une dérive
à bon port

nous vivons notre vie
il n'y aura pas de poème

et pourtant nous partageons
l'extase incurable du manque.

Mardis mous

ÉLOÏSE ROUSSEAU

On s'est rencontrés en août. C'était un dimanche. Je venais de finir de travailler, JP m'avait proposé d'aller le rejoindre au bar après son shift. J'y suis allée en vélo, j'ai dû slalomer au milieu des cônes orange sur St-Hubert. Il y a encore des travaux au même endroit, presqu'un an plus tard.

Y'avait pas grand monde au Petit Medley ce soir-là. Je me suis assise au bar, j'ai salué le staff, avant de commander une bière. T'es arrivé pas longtemps après moi. JP nous a présentés rapidement et est allé compter sa caisse. Je peux pas dire que j'ai vécu un coup de foudre. Au premier regard, t'avais rien de vraiment remarquable. Tu commençais à perdre tes cheveux roux, t'étais habillé entièrement en gris. T'avais un livre dans les mains, j'ai oublié lequel. T'as annoncé que tu revenais d'une retraite d'écriture dans un chalet. Ah. J'ai fait un bacc en littérature, maintenant j'étudie en pâtisserie. Ah. J'ai étudié en théâtre et j'ai travaillé longtemps en cuisine. Qu'est-ce que t'as fait pendant ta retraite ? J'ai fumé ben du weed pis on a écrit et monté une pièce de théâtre avec les autres résidents de la retraite. T'es acteur ? Un peu.

JP est venu s'asseoir sur le tabouret à ma gauche. Je sais plus de quoi on a parlé. Peut-être d'une fille. Probablement de plusieurs filles. Il m'a proposé de jouer à quelque chose. *Le perdant paie des shots à l'autre.* Deal. On jouait à un jeu de rapidité et je l'ai démolie. Trois fois. On buvait du Jameson ou un autre alcool que j'aime pas, c'était la façon de JP de se venger. Sam, ça te tente de jouer une partie contre moi ? *Mêmes règles ?* Okay. Je t'ai battu toi aussi et j'ai accompagné ma victoire d'une petite danse depuis mon tabouret. T'as ri. Un autre shooter. Comme y'avait personne, vous avez décidé de fermer le bar plus tôt. Je dansais toute seule pendant que vous faisiez le ménage. Tu hochais de la tête sur le beat en nettoyant le comptoir. *Hey, on va-tu finir la soirée au Nestor ?* On a traversé la rue, on a fait d'autres shots. Je t'ai frenché... à ce qui paraît, je m'en souviens pas.

À 3 heures du matin, j'ai voulu reprendre mon vélo pour aller à la maison. Je t'ai proposé de rentrer avec moi. Tu as d'abord refusé, puis j'ai enfourché mon vélo et je suis tombée assez violemment sur le sol. Tu m'as relevée en riant. *Ouin, on va prendre un taxi je pense.* Crisse de bonne idée ça.

On a juste dormi ensemble. On était trop torchés pour faire quoi que ce soit d'autre. Le lendemain matin, je

devais me lever pour aller bruncher avec une amie.

Mon chien avait mangé ta casquette pendant la nuit. Je me confondais en excuses pendant que tu mettais tes souliers. Tu m'as dit bye. Je me suis approchée et on s'est embrassés. *T'es dont ben le fun à embrasser.* Cette phrase... Tu me l'as souvent dite, après. Ces mots-là avaient le don de me remuer l'intérieur. Ça me faisait le même effet quand tu disais *T'es ben belle toi* d'une façon tellement spontanée, tellement honnête, comme si ça te surprenait un peu plus à chaque fois. Ça m'a pris longtemps à avouer que j'avais des sentiments pour toi. À bien y penser, c'est dès ce moment-là que je suis tombée. Une grosse crisse de débarque dans huit paliers d'escaliers en colimaçon.

T'as ruiné Coldplay, City and Colour, Bon Iver et Ben Howard. J'entends juste ta voix maintenant. J'ai dû faire une thérapie-choc et écouter *Green Eyes* en repeat jusqu'à ce que l'envie de pleurer passe, jusqu'à être purgée de toi. Je te laisse deviner si ça a fonctionné.

Hey, désolé, j'étais complètement saoul hier soir. C'est ben correct, j'étais décalissée aussi. Je peux plus faire ça à mon âge. T'as quel âge d'ailleurs ? 30 ans. Ouf, une vieille personne. Ehhhh oui. Toi ? 22. 22 ?!?! Ben quoi ? Je savais que t'étais jeune mais je pensais pas autant haha.

J'ai laissé passer une ou deux journées et je t'ai envoyé un message pour te taquiner. Pis ? Tu t'es remis de la soirée de dimanche ? *Oui oui hahaha*. On sait jamais, à ton âge. *C'est chien ça*. Je m'excuse, tu me laisseras te payer une bière pour me faire pardonner. Assez smooth la fille. *Ça me ferait plaisir de prendre une bière avec toi*. Mais je t'avoue que je suis un peu un mess. Mes émotions, ma libido, mes humeurs, c'est une montagne russe en ce moment. Je veux juste être clair et qu'on se fasse pas d'idées. Mais si mardi t'as du temps libre, je suis partant. J'aurais dû voir ça comme un immense red flag, dans le genre aussi gros qu'une banderole publicitaire tirée par un avion. J'aurais dû te dire : Écoute, je peux pas handle quelqu'un qui va pas bien, j'ai trop tendance à me brûler, à m'oublier, à disparaître dans les malheurs de l'autre. Tu disais que tu pouvais pas t'engager sérieusement, mais tu me disais aussi que t'aurais pu mourir dans mes bras tellement t'étais bien. Mettons que t'étais pas toujours pluggé sur la même fréquence. L'affaire, c'est que ma pastille de goût en matière d'homme, c'est « Brun et Torturé ». Bon, t'es rouquin, mais quand même. On s'est vus le mardi suivant, pis ben des mardis après ça.

On appelait ça « les Mardis mous ». Je venais te rejoindre chez toi après mon cours, on allait manger, on faisait la sieste, on écoutait de la musique, on faisait

l'amour, tu chantais en préparant le souper, tu me reconduisais à l'école ben trop tôt le matin avant d'aller écrire dans un café. On s'est créé une bulle de calme.

On était collés dans ton lit. Tu gossais sur ton cell. J'avais l'impression d'être de trop, d'empêcher le cours normal de ta soirée. Hey, tu peux me demander de m'en aller quand tu veux, tsé. Je le prendrai pas personnel. Hein ? Ben non, je suis bien là. Heille, pourquoi tu me tapes ? *Parce que j'aime tes fesses.* Fake toi, tu donnes des petites tapes à ce que t'aimes ? *Apparemment.* Le lendemain matin, on est allés déjeuner au resto un peu louche en face de chez toi. *C'est tellement bon du jus d'orange.* Tu m'as regardée avec ton estie de sourire en coin et t'as donné une petite tape sur ton verre. T'avais le don de tisser serré les moments où je me sentais comme un bibelot ou une fucking lampe bergère dans ta vie et ceux où tu donnais envie de croire que ça se pouvait pour vrai, nous deux. À c't'heure, ta seule façon d'être présent pour moi, c'est de fire-react à mes stories sur Instagram ou de me texter à 2 heures du matin. *Je suis un peu chaud, pis je m'ennuie des Mardis mous.*



allégations légères

VALÉRIE CLERMONT-GIRARD

entre le joker du jeu *Florida*
et le bock plein de poussière
tu hurles à l'endos d'une carte postale
jamais envoyée

un peu plus loin un peu trop tard
les ormes dépouillent et laissent
voir ma peau redevenue blanche
sous les vêtements d'un autre
plan fixe prémisses à l'hiver
la fuite me tiraille aux réveils
ailleurs la lutte étrange s'entame
mes volontés divergentes tirent
mentent
étrange à moi-même j'erre au-dessus
de la bataille le brouillard
l'opacité se traverse sol
et ciel se dessinent sur un même temps
je me fuis encore
le violet se love dans les replis de la longueur

sur la mappe d'un terrain de camping
fermé depuis six ans
tu te cherches un terrain plat
un rond de feu

parti tôt ce matin
le lit que tu m'as fait au milieu du salon
le lit d'où tu as forcé les lunes
il sera largué défait
tu le tasseras comme on s'attarde peu
au terrain vacant sans clôture ni cadenas
où les va-et-vient
ne sont limités à presque personne
tu y dormiras avec lui
tu y dormiras avec elle
sans avoir appris à ne pas
marcher à travers les périmètres qui auraient dû
être protégés ces espaces demandent
des murs qui s'émettent
oubliés à ciel ouvert

dans les mailles du filet blanc
tu te perds parmi une collection de billes
antiques le verre ne reflète rien de nouveau
une histoire anonyme qui se répète

mais nous sommes parties
au vent des négligences déshabillées
des corps béants
les muscles de l'ouverture affaissés
affalées dans une impression de grandeur
ouvertes à clé
tout le monde a pu s'y mettre
sans bienvenue sauf exception
fallait-il des règles pour la trouver
la justice s'enterre rouille
et les feuilles nous tombent dedans
et la fumée des feux de forêt
et les maladresses de ceux qui sont passés
et les dents serrées de celles qui restent
leurs poings silencieux dans le dos
de l'innocence au sang rose

la gravelle trois quarts nous colle aux pieds
sur des kilomètres
la vulnérabilité excessive de nos membres écartés
brûle comme les aiguilles d'un moins trente
humide sans cagoule
elle aurait été noire ou rouge
pour parler du risque et du drame
du danger de ces espaces intimes
abandonnés à blanc
les flash-back fourrés dans la chaux éteinte
en attendant que l'hiver du doute
éclate à la prochaine débâcle

mercredi quatre octobre deux mille dix-sept

MAXIME BOST

mes bottes dans les tas de feuilles mortes ça sent la terre les champignons un peu la merde aussi les paysans du coin ont épandu leur lisier dans les champs des alentours et l'automne me rappelle tes cheveux aux crépuscules passés sur les toits haussmanniens à deviner des visages dans le ciel pour se sentir moins seuls sous le poids du cosmos qui se moque bien du parfum des maïs au feu de bois devant les portes des métros je regarde le vol des hirondelles qui fuient vers des pays où le soleil ne fait jamais la gueule que feront-elles si on leur demande des papiers si les douaniers ne veulent pas d'elles parce que leurs plumes n'ont pas la taille réglementaire la bonne couleur l'allure standardisée séduisante mais pas trop sinon ça fait pute comme le rouge à lèvres que je porte quand on t'admire trop maquillé dans ton dernier costume ils ne le disent pas mais leurs yeux de puritains me crient salope alors je t'embrasse à pleine bouche pour redonner quelques couleurs à ces lèvres si froides que les embaumeurs n'ont pas été foutus de refaire correctement c'est du travail de clown et c'est à ça que

tu ressembles mon amour devant ta face de mort-clown je ris c'est plus fort que la fois où tu t'es brisé le genou en sautant trop haut d'une échelle pour me prouver que tu étais aussi agile que le héros d'assassin's creed ton préféré celui où ezio se balance au bout d'une corde à cause d'un byzantin dégarni par le gel avant de s'échapper grâce au parachute inventé par leonardo da vinci aussi agile qu'un chat les neuf vies en moins c'est un fou rire aux larmes on aimeraît m'éloigner en me garochant des cailloux mais personne n'ose tu comprends je suis la folle de toi la veuve qui gardera son voile et ses habits de deuil jusqu'au bûcher que j'élèverai moi-même sur une colline près des anciennes futaies celtes avant de m'immoler à la façon des reines guerrières car je suis de ces filles discrètes qui lisent à l'ombre bleue des vélocipèdes en partance pour les cités d'or ces malheureuses qui n'aiment jouer qu'avec les mots les allumettes et les bidons d'essence qu'on tire au fusil de chasse sur le sapin du fougard pendant que les jeunes mariés dansent autour du feu en se goinfrant de vin chaud et de guenilles sorties du four moi je partirai sous les étoiles filantes ce sera plus gai que ton cimetière de village où je ris clair dans l'assemblée de cire je ris quand un croquemort en baskets blanches juridiquement contestables échappe ton cercueil j'peux pas croire que même ton enterrement tu l'as

raté au final y'a que les départs que tu réussis vraiment jusqu'au dernier saut ça j'dois bien le reconnaître tu l'as pas loupé mon ostie de tabarnak d'égoïste à quoi tu pensais donc pour me laisser avec *eux* dans une ville qui m'aime pas plus que j'aime ta mère ou la mienne d'ailleurs ça vous fait un point commun cette passion pour les noeuds coulants je devrais sûrement épouser un beau marin qui ne me tromperait jamais qu'avec la mer et une femme dans chaque port je peux vivre avec ça je crois tant qu'il revient vers moi et ne reste pas sur l'autre rive on s'était promis de sauter le fleuve ensemble à pieds joints mais tu ne m'as pas attendue putain de toi je suis en ruines de savoir que je dois vivre dans un monde où tu n'es plus et où personne ne sait sourire *mais ça se perd pas un sourire ça s'oublie seulement* dans un monde où les gens ne sont plus ailleurs mais juste pas ici je regrette ces aurores passées sous nos châteaux de manches à balai et de draps tu laissais parler tes yeux tandis que ton sexe reposait sur ton bas-ventre et me souriait toujours une cédille sur ta petite sacoche à billes désormais il ne sourit plus il s'est dressé une dernière fois dur et amer comme une révolution manquée pendant que tu dansais en l'air puis il a craché tristement le spectre des enfants que nous n'avons pas eus avant de baisser sa tête chauve au fond de tes caleçons maganés qui sentaient bon le weed et la fleur d'oranger tu les faisais

sécher dans le salon du vieil appartement au divan kitsch où on fourrait pendant que ta petite sœur dormait à poings fermés dans la pièce à côté du téléviseur d'un autre âge on fourrait fort pour oublier les ours blancs qui disparaissent l'orthographe simplifiée dans les écoles primaires la numérisation des génocides les tatouages tribaux sur l'épaule des kevins les célébrités plastifiées qui couchent avec des mineurs on the side on fourrait jusqu'à ce que l'aube nous saisisse à travers la fumée des joints et la buée sur les fenêtres on s'aimait à la titanic dans les toilettes des restaurants trop chics pour nous les voitures sur la bande d'arrêt d'urgence les salles d'étude de la blsh sous les scènes du rockfest au dernier rang du cinéma où une poutine t'a mis ko pour la nuit je t'avais boudé tu m'avais promis qu'on le ferait ce soir-là c'est tellement con que tu sois mort on aurait pu fourrer ici dans une église on l'a pas encore fait même si je t'ai crossé une fois en y mettant un peu la bouche le curé nous a sermonnés la croix levée je me demande parfois ce qui le dérangeait dans un tel don de soi peut-être que tu étais trop vieux pour l'exciter il y avait des poils autour de ton pénis et c'est ça qui l'a bouleversé pas la vue de ta graine faisant des va-et-vient contre ma glotte je me trouvais chrétienne de tendre l'autre joue pour essuyer ton foutre au goût sucré je suis certaine que jésus distribuait des fellations quand il avait fini de

changer l'eau en vin dans les pool partys où il marchait sur l'eau juste pour teaser judas pis t'en es un beau criss de judas j'espère que tu t'fais ben chier sans moi pour rattraper tes niaiseries d'adulescent complexé qui se pose trop de questions sur l'univers est-ce que tu crois que les nuages nous regardent pour deviner nos visages je me souviens que tu me manques un peu '*cause sometimes i think about you all the time*' j'ai comme un vide sidéral au creux du ventre qui n'entend que ton rire penses-tu que ta mère m'en voudra si je te chevauche maintenant sous le regard des vitraux séculaires et la messe en latin que personne ne comprend comme une baise d'adieu solennelle je peux le faire sans bruit j'ai bien appris mes catéchismes sur la place laurentienne une fois j'ai entendu *je l'ai baisé à mort* et moi peut-être qu'avec ce vide je pourrais te baiser à vie me fondre en toi retourner au mythe premier mon cœur pour deux une insulte jetée à la face des hommes ivres de dieux et leurs lois jalouses de nous et alors nous serons



9164 km

ARNAUD GAGNON

Je ne sais pas arriver ici : l'est du pays se brouille sous les pneus mal entretenus, on répète le même kilomètre seulement plus vite et je fume une cigarette à l'heure de moins que les autres, pourtant la cartouche payée à trois est répartie dans nos cafés-cendriers ; Max se débat avec la carte depuis ce matin c'est sans espoir, de la banquette arrière Antoine affirme que la route nous avalera.

Le décompte pour Grand Junction s'amenuise sur les panneaux verts, on défile d'une gorge à l'autre, manque presque d'essence dans le long tunnel glauque ; je n'ai plus d'histoires de cowboys pour nous divertir et la neige se déchaîne, les montagnes disparaissent, on ne leur a pas fait honneur aujourd'hui : une bruyante partie de moi souhaite faire entrer le blizzard avec nous, lui offrir le siège du conducteur.

Arnaud s'engueule au téléphone sur la moquette de la chambre, trois mini vodkas une moitié de frite entre les jambes ; pas moyen de se reposer après une journée d'incessance, Max crache ses poumons sous la douche, marmonne un chant rural français en se

frottant et je sais que je ne me laverai pas ce soir : il faudrait plus qu'un timide filet d'eau tiède pour racler la poussière et le sang sur ma peau.

Assis à même le désert dans l'ombre de la voiture, l'après-midi s'étend, l'enchaînement de chansons tristes à la radio converse pour nous – je dis *Blessed & Burned*, Antoine répond *Call It Fate Call It Karma* – dans le sable de Beacon Station je trace les dernières considérations auxquelles nous avons droit : viande à burger bon marché, haleine de tabac, des hivers d'échos et de violence.

Ça empeste le roadkill depuis East Lansing et à la vitesse où on roule j'ai peur d'être le prochain ; sous l'orage, de larges ornières rayent les terre-pleins, témoignent des dérapages qui nous guettent – chaque coup de volant, chaque shérif véreux, chaque permis de concilelement, chaque pointillé blanc qui découpe l'odomètre.

Antoine et moi enfermés dans la voiture, bercés par les éoliennes iowaises ; j'allume nos deux clopes à la fois pour épargner les champs de maïs inflammables tout autour, l'arrêt routier abandonné sauf pour ce vieux fermier à moustache qui nous observe, yeux plissés adossé à son Ford : je ne saurais dire s'il nous envie ou

nous maudit.

Max ne parle plus depuis ce matin, encore coincé à son motel rose sale ; plus que trois cigarettes avant le prochain arrêt et pas un bâtiment en vue, des heures de champs pluvieux dans toutes les directions sans que je puisse y faire quoi que ce soit : notre prison s'étend de Lincoln jusqu'à l'ouest, et Arnaud suggère à répétition la même route absente des cartes.

Détour au sud vers Moab ; le paysage s'enrouille sur la voiture, ça pue l'ocre et l'essence, la végétation s'absente : un vieux cabriolet mal-aimé gît sur l'accotement, entouré de voitures noires, cinq policiers les mains aux hanches fixent un cadavre sans visage déposé sur le gravier – dans le rétroviseur on expire en parfaite synchronie, soulagés, puis on recommence à rouler comme si on ne savait pas se perdre.



traces de breakdown

DANIEL GAUMOND

j'me criss en bas du lit
cinq étages
ma tête amortit le choc du retour
je snooze le détecteur de fumée
un regret de la veille
pogné derrière la molaire gauche
veux-tu bin m'dire
ce que je fais encore en vie

j'feuillette le publisac
une volonté à rabais
des kits de vaisselle
propre
et une tondeuse john deere
c'pas comme s'y me restait
assez d'herbe sous le pied
j'égrène les deux pour un
dans un joint plein de promesses

le calendrier s'acharne
à me convaincre que c't'une journée
pas comme les autres
check c'qui se joue chez le voisin
des sourires de longue durée
une nappe sans tache de spag
l'intimité à portée de main
j'essuie ma projection
sur l'aile du chérubin

je scroll des amas cellulaires
dopamine sur fond de
jardin
beach
piscine
pas d'place pour le fragile
on donne le meilleur
de ce qu'on a pas
je me tag
dans le bonheur d'un autre

hydro-québec a pété un câble
l'dedans tiède et funèbre
éclairé par vingt-trois bougies
sans témoin
le facteur n'est jamais passé
m'en criss
j'ai toujours ma planche de ouija
pour ces soirs
où j'me sens seul

étendu sur la fois de trop
je contemple le bruit
en toile de fond d'tonne
les murs ont des acouphènes
et les sirènes
ne s'arrêtent jamais sous ma fenêtre
la face contre le sol
je liche une tuile de noir total

numéro à la loterie des perdants
l'attente n'est pas une salle de jeux
j'me lève pour voir ce qu'y a
sous la peau du cul
pas d'œuf ni lingot d'or
seulement une trace de breakdown
j'aurais mieux fait
d'écouter l'urgence

pas d'appels manqués
trois et demi jours après jours
j'me cogne le p'tit orteil
contre le vide ambiant
s'il vous plaît quelqu'un
répondez
avant que je m'oublie
sur la corde à linge

j'me pointe le bout
d'la marde
sur le parvis du beau monde
un pêle-mêle de mentons sans visage
et de sueurs cimentées
je sème le trafic d'organes
foie poumon écoeuré
jusqu'au parcomètre
deux piasses je m'allonge
sur mon carré d'asphalte

c'est ici que je me laisse aller
à la beauté des jours bruns



[P]

Revue littéraire

le pied.littfra.com



L'intérieur de ce document est imprimé sur un papier certifié Éco-Logo, blanchi sans chlore, contenant 100 % de fibres recyclées postconsommation, sans acide et fabriqué à partir de biogaz récupérés.

Cette revue a été mise en page avec le logiciel libre Scribus, version 1.4.6.